

**Zeitschrift:** Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles  
**Herausgeber:** Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel  
**Band:** 14 (1880)  
**Heft:** 3

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1<sup>er</sup> mars 1880.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Sur la température du mois de décembre. (Fin).

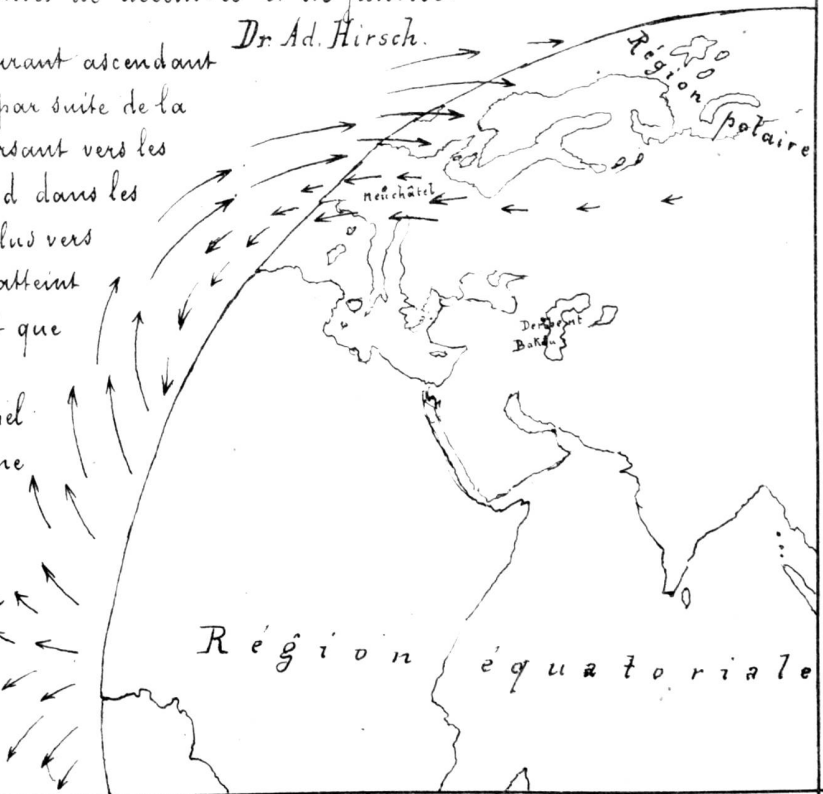
Si l'on rapproche les faits communiqués dans le dernier Rameau, de l'observation que le Nord de l'Europe a joui également, comme dans nos montagnes d'une température plus douce, on est amené à se figurer que les deux grands courants atmosphériques ont été à cette époque, dans nos latitudes, superposés et plus au nord juxtaposés, le courant équatorial atteignant de niveau de la mer dans les latitudes de Berlin, tandis que chez nous il était encore à 600 mètres de hauteur environ. Il faut se représenter la limite des deux courants atmosphériques sous forme de biseau (a) incliné de plus en plus vers le niveau de la mer à mesure qu'elle s'avance vers le Nord.

Ce n'est que lorsqu'on pourra consulter, avec détail, les observations recueillies pendant cette curieuse époque, dans les nombreuses stations météorologiques de l'Europe, qu'on pourra se rendre un compte exact de la situation atmosphérique, qui a régné sur notre continent pendant les mois de décembre et de janvier.

Dr. Ad. Hirsch.

1) Le courant équatorial est le courant ascendant provoqué dans les régions tropicales, par suite de la dilatation de l'atmosphère et se déversant vers les deux régions polaires, restant d'abord dans les hauteurs et s'abaissant de plus en plus vers la surface terrestre, à mesure qu'il atteint des latitudes plus septentrionales et que par là même il se refroidit.

Le vent polaire est un vent d'appel causé par le vide relatif, qui se forme sur la région équatoriale, par suite du courant ascendant. Ce courant remplace l'air chaud. C'est ce qu'on appelle chez nous la bise, tandis que le premier est désigné sous le nom de vent.



# Souvenirs de la vie de Charles Henri Godet, naturaliste suisse.

A la Rédaction du Rameau de Sapin.

Vous me demandez quelques mots au sujet de mon père, je m'empresse de répondre à votre vœu, et cela d'autant plus volontiers que mon père a toujours porté beaucoup d'intérêt au Club jurassien, dont il était membre honoraire et qu'il me semble que les jeunes gens pourront retirer quelque avantage de la lecture de ces lignes.

Ils y verront un homme droit, loyal, mettant la conscience et les principes au-dessus des avantages de la vie, un homme persévérant, cherchant toujours à bien faire ce qu'il entreprenait, un homme enfin pour qui l'amour de la nature a été une sauvegarde et un véritable secours dans l'isolement et dans tous les temps la source des plus pures jouissances.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter ici toute la vie de mon père.

J'en veux seulement détacher quelques traits qui me semblent-il pourront présenter quelque intérêt à vos lecteurs.

Charles Henri Godet est né à Neuchâtel le 16 septembre 1797. Son âge avancé explique pourquoi, tout en se réjouissant de ce qu'il envisageait comme un progrès, il était cependant resté un homme du passé. Il a fait toutes ses études à Neuchâtel, après quoi il s'est rendu à Zurich, où il a séjourné deux ans, se livrant sous les Hottinger, les Orelli, etc à l'étude des langues mortes, qu'il a aimées jusqu'à la fin. C'est de là qu'il alla à Hofwyl, le célèbre institut de M. de Feltenberg où, pendant deux ou trois ans, il professa la langue grecque.

En 1822, il partit pour la Russie, comme précepteur des enfants du comte Orlovski, qui habitait en Podolie le château de Maliossee. Il y resta sept ans, non sans être atteint d'un violent mal du pays: c'est alors que, ne sachant comment s'en guérir, il imagina de s'occuper d'histoire naturelle. Il découvrit quelque part un vieux livre de botanique et se mit à recueillir les plantes du voisinage et à les étudier que bien que mal. Cette occupation, à laquelle il s'attacha de plus en plus, le sauva peut-être d'une grave maladie; elle le mit en rapport avec plusieurs botanistes russes distingués et lui procura l'occasion de faire un voyage des plus intéressants.

En effet, en 1828, M. le conseiller d'Etat de Steven, naturaliste distingué, envoyé par le gouvernement impérial, pour visiter les établissements russes du Caucase, lui proposa de l'accompagner. Cette proposition fut acceptée. En route M. de Steven tomba





Charles Henri **GODET**  
botaniste neuchâtelois.

malade, et mon père continua seul le voyage. Il poussa jusqu'à Derbent, en longeant la majestueuse chaîne du Caucase, dont les sommets couverts de neige s'élevaient à 4600 mètres environ au-dessus des steppes qui s'étendent à leur pied. Ces steppes sont de vastes étendues incultes et stériles, véritables déserts où l'eau est fort rare. On ne pouvait les traverser qu'en mauvaises voitures. A chaque station on trouvait des chevaux prêts; mais quels chevaux? Des chevaux à demi-sauvages qu'on amenait tout ruisselants de sueur et d'écume; ces animaux frémissants d'impatience étaient attelés à la voiture, au nombre de quatre six, huit, suivant la difficulté de la route, et lorsque chacun était solidement installé, on les lâchait et ils partaient ventre à terre pour ne s'arrêter qu'à la station suivante. Malheur à celui qui ne se tenait pas bien au moment du départ: Il était lancé hors de la voiture et n'y rentrait qu'après avoir gagné, comme il pouvait, la station prochaine; c'est ce qui arriva une fois au domestique de mon père et à un certain nombre de paquets de plantes sèches. Un voyage au Caucase n'était pas alors chose facile: La chaleur, le manque d'eau, les moustiques tourmentaient les voyageurs. On était parfois obligé de se désaltérer au moyen du liquide fangeux recueilli à grand peine, au fond de quelque fossé. Parfois, il fallait dormir sous la voiture, seul abri contre la pluie qui tombait; ou bien si l'on trouvait quelque maison de Tartare, où l'on pût se réfugier, il fallait se coucher sans trop examiner les lieux. Un jour mon père demanda au maître de la maison s'il ne pouvait pas lui procurer un scorpion<sup>1)</sup>: "C'est bien facile, répondit celui-ci". Alors il s'approcha avec précaution de la paroi, entourra sa main de son mouchoir et ne fut pas longtemps sans attraper un scorpion magnifique. Sur quoi, voyant mon père un peu ému à l'idée de coucher en semblable compagnie; "Ne craignez rien," lui dit-il, "seulement si, pendant la nuit vous en sentez un qui se promène sur vous, n'y portez pas la main et il ne vous piquera pas."

Ajoutez à toutes ces difficultés la guerre, qui régnait alors entre les Russes et les Circassiens. Souvent il fallait voyager avec une nombreuse escorte de Cosaques, (il y en eut jusqu'à cinquante) et plusieurs fois les voyageurs arrivèrent dans des villages incendiés, dont les ruines fumaient encore.

Après bien des fatigues, mon père atteignit enfin Derbent, ville située au bord de la mer Caspienne. Il aurait voulu pousser plus au sud, jusqu'à Bakou, le pays des adorateurs du feu, mais le débordement d'un grand fleuve lui barra la route. Il s'en revint donc sur ses pas, mais en se rapprochant du Caucase, afin de visiter les fameux Bains du Caucase, où se rendent une foule de baigneurs Allemands, Polonais, ainsi que beaucoup de militaires russes; et après quatre mois de voyage (avril à août) il se retrouvait à son point de départ.

<sup>1)</sup> C'est le scorpion de Perse, deux fois plus grand environ que celui de l'Europe méridionale.

(à suivre)

Paul Godet, professeur,  
Président du Club jurassien.

Les renseignements demandés par des abonnés du Val de Bravens et de Corcelles paraîtront.